

avons traversés à toute vapeur avec l'intention d'y faire étape au retour.

À huit heures du matin, le train entre à la gare de Jacksonville et l'omnibus nous dépose, tout poudreux, harassés et affamés, devant le grand hôtel *Everet*, situé en face de la rivière Saint-Jean. Jacksonville n'est qu'une petite ville américaine, sans âge et sans physiologie, dont les voyageurs évitent l'ennuyeux séjour. Les vapeurs qui remontent la rivière Saint-Jean fument déjà dans le port et quitteront le quai à 9½ heures a.m. Nous n'avons que le temps de prendre un bain chez le coiffeur du coin pour nous reposer des fatigues de huit-cent-cinquante milles de chemin de fer. Un petit sauvage Cherokee, aux longs cheveux plats et noirs de geai, aux regards vifs et profonds, qui a quitté le tomahawk et la flèche de ses pères pour prendre le rasoir et le peigne, nous fait en un tour de main un bout de toilette ; nous prenons un bon déjeuner à la fourchette, à l'hôtel, où l'on nous écorche comme savent faire des voleurs de grands chemins, et nous sommes à bord du bateau le *Sylvester*, le plus vite des deux vapeurs qui font le trajet entre Jacksonville et Tocoï. Ces vapeurs sont encombrés de voyageurs ; tous deux se font concurrence, et engagé au départ une course effrénée. L'eau bouillonne sur leurs flancs en vagues blanches et furieuses. Sur les traits des voyageurs, on lit une anxiété bien légitime. De fait, l'ingénieur chauffe la machine à la faire sauter.

—On fait des lois pour protéger les animaux, dit en souriant notre voisin de gauche : je ne vois pas pourquoi on ne garderait pas un peu de cette pitié pour le pauvre monde !

Heureusement, pour notre sécurité, que le *Sylvester* devance promptement son antagoniste et met fin à cette course insensée.

Avez-vous monté ou descendu l'Ottawa par une rayonnante et tiède journée de juillet ou d'août, sous un ciel clair et transparent, à l'heure où la brise matinale vous apporte les senteurs balsamiques qu'elle enlève aux écorces des grands arbres ? Alors vous avez une idée de l'aspect que présente la rivière Saint-Jean et de la délicieuse promenade dont nous jouissons. Ce sentiment de jouissance et la sensation de bien-être que nous éprouvons à nous chauffer, comme des lézards, aux rayons de ce beau soleil floridien, redouble d'intensité, lorsqu'en fermant les yeux, nous nous transportons en esprit à Montréal ou à Québec et que nous songeons aux tourbillons de neige qui vous enveloppent et aux tempêtes de vent qui vous glacent jusqu'à la moelle des os.

Lorsque l'exubérante péninsule de la Floride, avec son ciel et son climat italien, ses eaux transparentes comme le cristal, sa végétation tropicale, ses océans de verdure, apparut pour la première fois aux regards des Européens, ils en éprouvèrent un tel enchantement qu'ils y placèrent en imagination la Fontaine de Jouvence. Il est impossible, en effet, de contempler certaines scènes de cette incomparable nature, de se laisser glisser, par exemple, sur les eaux de la Fontaine d'Argent, ou de la Walkulla, sans se sentir transporté dans un monde féérique. Les eaux sont tellement diaphanes qu'on se croirait suspendu au milieu des airs ; les ombres qui descendent du ciel se reflètent dans leurs profondeurs avec des nuances d'un incroyable éclat ; tandis qu'une avalanche de lumière inonde les pointes des rochers et toutes les saillies du feuillage, enveloppant chaque objet d'un nimbe d'or, de pourpre ou d'argent. Il n'est pas surprenant qu'on ait attribué à de pareilles retraites, alors enveloppées du prestige de l'inconnu, des prérogatives mystérieuses, certaines facultés régénératrices destinées à rajeunir ceux qui viendraient s'établir sur ces bords et se plonger dans ces eaux.

Sur les frontispices de tous les *time-tables* qu'on étale dans les gares des différentes routes qui mènent vers le sud, on ne manque jamais de mettre en avant-scène une demi-douzaine d'alligators, aux proportions énormes, qui semblent prêts à se jeter, la gueule ouverte, sur le pont des steamboats. Le touriste naïf qui se laisse prendre à ces amorces est singulièrement vendu quand il se voit en face de la réalité. Pas le moindre alligator ne nous a fait la politesse de se montrer le bout du nez sur tout le parcours de la rivière Saint-Jean jusqu'à Tocoï. Le fait est qu'ils sont devenus très rares et très farouches depuis qu'on leur fait une chasse à mort pour tirer profit de leurs peaux et de leurs dents de fer. On fait des objets d'utilité et de luxe. Les alligators ne se voient guère plus que dans l'intérieur de la Floride, vers les sources de la rivière Saint-Jean.

À une heure et demie p. m., le *Sylvester* accoste le quai de Tocoï sur lequel un train de chemin de fer attend les passagers. En une demi-heure, nous avons franchi les quinze milles qui nous séparent de Saint-Augustin par une route frayée entre les chênes verts, les pins, les cèdres rouges, les magnolias, et bordée de lataniers dont les gracieux éventails se balancent allégrement au souffle de la brise.

Êtes-vous artiste ? Avez-vous, du moins, le sentiment de l'art ? Votre âme est-elle attirée vers les conceptions idéales ?

L'artiste est un être privilégié qui est doué d'une seconde vue, qui découvre dans les chefs-d'œuvre de la nature ou dans les créations du génie des beautés que

le vulgaire ne soupçonne pas. Il s'élève à des hauteurs, il habite un monde, il éprouve des jouissances inconnues aux autres hommes. Le paysan qui fait paître son troupeau au pied de ruines séculaires, et qui s'endort, la nuit, en regardant des rayons de lune ou d'étoiles jeter un manteau de lumière et de poésie sur des arcades croulantes, ne sent rien s'éveiller dans sa pensée. Survient l'artiste et le poète : un éclair d'inspiration s'allume dans leur regard. L'un tire ses pinceaux, l'autre saisit sa lyre, et la nature et l'art ont leurs interprètes.

Quelle race de paysans que ce peuple américain ! Vous figurez-vous un poète habillé en Yankee ? Et les créations de leur mercantilisme, leurs villes alignées au cordeau, leurs pâtés de maisons, avec cette architecture grotesque, prétentieuse, qu'ils ont créée à leur image, et les gouaches étalées partout sur cette terre classique du badigeon et du clinquant ; concevez-vous rien de plus prosaïque, de plus béotien, de plus antipathique à l'art et à la poésie ? Bien entendu que nous ne parlons ici que de la masse de ce peuple que l'on coudoie à l'angle de toutes les rues, qui inonde les deux hémisphères ; car nous n'ignorons pas qu'il existe aux États-Unis une classe aussi distinguée que celle-ci est vulgaire, une aristocratie de l'intelligence aussi antipathique que nous à ces instincts de parvenus.

Ces réflexions nous trottaient dans la tête en parcourant les rues pittoresques, la plaza, les promenades et les ruines du fort de Saint-Augustin. Cette petite ville, qui ne compte pas trois mille âmes, est plus intéressante pour l'artiste que les grandes cités américaines : elle ne ressemble en rien à ce que l'on voit aux États-Unis. Saint-Augustin a son cachet d'antiquité, son air de cité européenne, comme notre vieux Québec. Elle a son histoire originale, mouvementée, héroïque comme la nôtre.

“L'aspect de Saint-Augustin, dit fort bien madame Beecher Stowe, est étrange, et tout à fait en harmonie avec sa dramatique histoire. Elle n'a aucune prétention à la richesse ni à la beauté architecturale ; et pourtant elle impressionne par ce je ne sais quoi qu'on ne trouve point ailleurs. C'est comme si une petite ville espagnole, toute envieux, et à moitié morte, se fût détachée des côtes d'Espagne avec sa forteresse et ses belfrois mauresques, eût flotté jusqu'ici et se fût à demi ensevelie dans le sable du rivage. Ici vous rencontrez encore le chapeau à large bord, et la robe noire du prêtre, et les douces figures des religieuses qui se glissent sous les arches de leur couvent, ou défilent silencieuses comme des ombres le long des trottoirs. Dans les rues étroites et tortueuses, vous voyez passer un peuple basané, aux grands yeux espagnols, aux cheveux d'un noir luisant. Ici le courant de la vie a la quiétude indolente et rêveuse qui caractérise l'existence dans la vieille Espagne. En Espagne, lorsque vous demandez quelque chose à quelqu'un, au lieu de vous répondre comme nous : “Dans un instant,” il vous dira invariablement : “Dans une heure.” Ainsi du progrès et de l'accroissement de Saint-Augustin. Elle est là, seule, isolée, sans bonne voie de communication avec le monde vivant et affairé.”

Les principales rues étaient autrefois pavées de *coquina*, espèce de coquillage pétrifié, dont une partie est encore visible : ce parquet était si soigneusement balayé par les esclaves, que les élégantes senoras de la vieille Castille qui, jadis, donnaient le ton à la société, pouvaient circuler dans les rues sans ternir l'éclat de leurs pantouffles de satin. Aucun véhicule n'avait le droit de rouler sur le pavé et de faire monter la poussière jusqu'à l'air pur des verandas. Quelques-unes des rues sont si étroites, que des balcons qui règnent au second étage de la plupart des maisons, on peut presque se donner la main—l'ombre s'y entretient ainsi plus facilement et les courants d'air qui s'y établissent y répandent la fraîcheur.

Dans notre prosaïque et moderne Amérique, où tout semble construit de la veille, Saint-Augustin est un petit Eden pour l'artiste. Au détour de chaque rue, il se trouve en présence de quelque objet qui lui parle d'antiquité. Ici, c'est un mur lézardé et croulant, revêtu de lichen et de festons de lierre, reste d'un monastère depuis longtemps abandonné ; là, c'est un pan d'édifice dont l'usage est inconnu. Au bout de cette avenue, voici les ruines d'une des portes de la ville, avec ses deux tourelles, surmontées de la grenade emblématique et reliée à l'ancien mur d'enceinte dont les fragments se perdent sous le sol parmi une luxuriante végétation. Là-bas, tout au bord de l'océan, derrière la jetée qui protège Saint-Augustin contre l'envahissement des flots, voilà le fort San-Marco, une citadelle de Québec en miniature, moins son haut promontoire.

De tous ces lieux s'échappent, comme des volées d'oiseaux, tout un essaim d'histoires, de légendes, de scènes de mœurs espagnoles, françaises, indiennes, anglaises, américaines. Nous remplirions un volume si nous voulions vous les raconter par le menu.

La fondation de Saint-Augustin remonte à plus de trois siècles. Ce fut en 1565 que Don Pedro Menendez, un des hommes de mer les plus célèbres sous le règne de Philippe II, et l'un des caractères les plus sanglants de l'histoire d'Amérique, aborda ici avec 34 navires chargés de 2,600 personnes, dans le but d'y fonder une

colonie et d'exterminer un établissement de Huguenots, formé l'année précédente près de l'embouchure de la rivière Saint-Jean. Dès qu'il eût débarqué ses colons, il marcha contre le fort des Huguenots qu'il prit d'assaut et dont il massacra la garnison avec une froide cruauté. Ce qui restait des prisonniers fut pendu aux arbres voisins, et Menendez fit mettre cette inscription au-dessus de leurs têtes : “Non comme Français, mais comme hérétiques.”

Cette atroce cruauté suscita en France un terrible vengeur. Deux ans après, un gentilhomme natif de Marsan, en Guienne, Dominique de Gourgues, officier d'une bravoure indomptable, qui avait voué une haine mortelle aux Espagnols, par qui il avait été fait prisonnier et condamné aux galères pendant plusieurs années, arma à ses propres frais deux vaisseaux et vint aborder en Floride.

Les Espagnols, pris par surprise et épouvantés d'avance du châtiement qui les attendait, se défendirent lâchement et furent tués ou capturés. Trente prisonniers furent conduits sous les mêmes chênes où avaient été attachés les malheureux Huguenots et dévorés par les vautours. Ils y furent pendus, et De Gourgues fit mettre au-dessus de leurs têtes cette inscription : “Non comme Espagnols, mais comme traîtres, voleurs et assassins.”

Le fort San-Marco, dont Menendez avait posé la première pierre, fut terminé à grands frais. “Cette forteresse m'a coûté tant d'or, disait Philippe II, que je dois la voir briller de mes fenêtres de l'Escorial.”

Aujourd'hui, désert et abandonné, le fort San-Marco passe pour le mieux conservé des ouvrages militaires de cette époque.

Il a été assiégé et emporté à plusieurs reprises : en 1586, par Sir Francis Drake, qui pilla et brûla la ville de Saint-Augustin ; en 1665, par un parti de flibustiers commandé par le capitaine John Davis. Il fut vainement assiégé en 1702, par le gouverneur Moore, de la Caroline du Sud, qui n'eût que la triste gloire d'incendier la ville.

En 1740, le général Oglethorpe, alors gouverneur de la Georgie, bombarde inutilement pendant cinq ou six semaines le fort San-Marco.

La Floride a été une colonie anglaise pendant une vingtaine d'années : elle a été cédée à l'Espagne en 1783, en échange de îles Bahama.

Ce fut en 1819 que la Floride fut transférée aux États-Unis.

Pendant la dernière guerre civile, elle a changé trois fois de maîtres.

L'avenue qui conduit du débarcadère à Saint-Augustin passe sous un dôme de verdure formé par les rameaux entrelacés d'une double rangée de chênes d'eau qui bordent la route. Au sortir de ce tunnel de feuillage vert émeraude, dont le treillis laisse glisser des rayons de soleil qui tombent, comme des balles d'or, sur le sable de l'avenue, et où se balancent au vent de longs écheveaux de mousse gris-perle, on a devant soi les premières maisons de la ville, de jolies villas, style renaissance, qui surgissent avec leurs auvents et leurs galeries couvertes, du sein d'épais massifs de verdure ; et au delà, le long ruban bleuâtre de l'océan, avec l'île Anastasie qui protège le port. Plus loin, on longe l'ancien palais du gouverneur, qui sert aujourd'hui de bibliothèque publique et de bureau de poste.

La *plaza de la Constitucion*, au centre de laquelle s'élève une colonne de marbre érigée en souvenir de la constitution libérale promise à l'Espagne en 1812, est un charmant lieu de promenade planté de chênes verts, de magnolias, de cèdres, et d'où l'on a une belle vue de la mer et du fort San-Marco.

En face, se dresse le portail original de la Cathédrale, surmonté d'un beffroi mauresque, percé de petites arcades à jour avec leurs quatre cloches et leur plateforme, d'où le sacristain sonne l'heure des offices.

Ici, comme sur tant d'autres points du globe, la France catholique a quelques-uns de ses pionniers de l'Évangile, des missionnaires infatigables et de vaillantes religieuses. Le couvent de Saint-Joseph est tenu par des sœurs françaises qui donnent l'éducation également aux petites filles noires et blanches.

Nous avons pris des chambres chez madame Sanchez, en face du restaurant de madame Hernandez, où nous prenons nos repas.

Hernandez ! Sanchez ! Une demi-douzaine de gamins, aux traits castillans, sveltes et cambrés comme les pages du Cid, la chemise ouverte et négligée, dansant un bolero sous les arcades, avec des rires de sonnettes d'argent ;—quelques bribes de dialogue espagnol emportées par un souffle de brise ;—sur le balcon d'en face, une duègne raide et compassée, assise auprès de deux senoritas accoudées à la rampe, figures expressives d'Andalouses au teint bruni, nonchalantes et fières à la fois dans leurs mouvements, auxquelles il ne manque que la mantille : qu'en dites-vous ? Est-ce assez espagnol ? Ne sommes-nous pas dans un faubourg écarté de Barcelone, ou bien dans une petite ville des Asturies ou de la Castille ? Et ce jeune Mexicain, dernier rejeton peut-être des Astecs, aux traits fins et bronzés, qui cire d'une façon si leste nos chaussures, ne serait-ce pas, par hasard, un descendant dégénéré des Maures de Grenade ou de Cordoue ?